

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 25 MAI 1889

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Pensées sur la femme, par Donzoz Cortès.—Biographie de M. B. Vézina, N. P., par J.-H. Charland.—Mœurs chinoises.—Les pares de caïmans en Cochinchine (avec illustration) par James Cent.—Poésies : Réverie, par J.-W. Poitras ; A un jeune couple ami, par Frid Olin.—Biographie de Sa Grandeur Mgr Edouard-Charles Fabre, par J.-H. Charland.—Promenade à travers l'Exposition, par P. Colonnier.—Primes du mois de mai : Liste des réclamants.—Pharmacie de ménage.—Feuilleton.

GRAVURES : Portrait de Sa Grandeur Edouard-Charles Fabre, archevêque de Montréal.—L'exposition Universelle : Les travaux d'installation dans la galerie des industries diverses.—Portrait de M. B. Vézina, N. P.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-	-	-	-	\$50
2me "	-	-	-	-	25
3me "	-	-	-	-	15
4me "	-	-	-	-	10
5me "	-	-	-	-	5
6me "	-	-	-	-	4
7me "	-	-	-	-	3
8me "	-	-	-	-	2
88 Primes, à \$1	-	-	-	-	88
94 Primes					\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



Allons, mes amis, il s'agit de mettre la main au porte-monnaie, il faut renoncer à un plaisir, à une promenade, à un bon dîner, à quelques verres de vin, pour venir en aide à nos pauvres incendiés de Saint-Sauveur de Québec.

Vous qui êtes loin, bien loin peut-être, vous n'avez pas sous les yeux le spectacle des misères lamentables que le feu a produites la nuit du 15 au 16 de ce mois, mais vous n'ignorez pas que six cents maisons sont brûlées et que ceux qui les habitaient appartiennent, pour la plupart, à la classe besogneuse et qui peine d'un bout de l'année à l'autre.

Plus de meubles, plus d'abri, plus de vêtements. Le gouvernement, les conseils municipaux de Québec et de Saint-Sauveur ont donné des preuves de leur générosité, mais ils ne peuvent pas tout faire, et il est nécessaire que le pays entier s'occupe des malheureuses victimes de cet affreux malheur.

Allons, je le répète, un peu de cœur et de générosité !

* * Le désastre a été de plus accompagné de pertes de vie, car vous savez que deux braves militaires sont tombés victimes de leur devoir.

On avait déjà fait sauter quatre maisons et placé une fusée sur un baril de poudre qui devait faire sauter la cinquième, quand, l'explosion retardant, on crût que la fusée s'était éteinte, et le major Short et le sergent Wallack entrèrent pour s'en assurer.

Au moment où ils franchissaient le seuil de la porte, le baril fit explosion, la maison sauta et ensevelit les deux braves sous les ruines.

Les soldats firent des prodiges de courage en s'élançant au milieu des débris et des flammes, mais tout était inutile, et ce ne fut que plusieurs heures plus tard que l'on put retrouver les restes du corps du malheureux officier.

Le sergent Wallack avait été lancé en l'air et était venu se briser les reins sur les ruines d'une

maison voisine ; il rendit le dernier soupir le soir même.

Le major Short, que je connaissais depuis quelques mois, était un des officiers les mieux doués que l'on puisse voir. Hardi, énergique, instruit, bel homme, gai, sympathique, un de ces beaux officiers que l'on est fier d'avoir pour commandant et auxquels on s'attache d'une amitié sincère, pour peu qu'on les connaisse.

A ces funérailles, qui ont été des plus importantes, j'ai vu des vieux soldats, qui semblaient avoir cependant le cœur bien dur, pleurer comme des enfants, et je crois que jamais on n'a vu un officier emporter autant de regrets.

Un fait très remarquable lors du passage du cortège devant l'Ecole Normale : c'est que les élèves de cette institution, organisés en bataillon depuis peu, tous rangés en bataille, ont porté les armes pour saluer une dernière fois ce vaillant mort à son poste.

La tenue de ces jeunes gens était parfaite.

* * Il y a vingt-trois ans, en 1866, un grand incendie qui a éclaté également à Saint-Sauveur, avait coûté la vie à un brave officier, le lieutenant Baines, qui appartenait au même corps que le major Short, à l'artillerie.

Le lieutenant Baines se disposait à faire sauter une maison afin de préserver l'Hôpital-Général, situé à quelques pas de cet endroit, mais avant qu'il n'ait eu le temps de se retirer, le baril de poudre fit explosion et le renversa, ainsi que le sergent Hughes.

Quand on les releva, on constata que le lieutenant avait l'épine dorsale brisée. Il mourut le surlendemain.

Le sergent Hughes resta aveugle pendant deux mois, se rétablit, reçut son congé définitif et fut nommé messager au département du Trésor, position qu'il occupe encore actuellement.

Ces grands désastres ne sont-ils pas des leçons suffisantes et va-t-on enfin organiser un système de protection un peu sérieux ?

* * La civilisation marche, dit-on, constamment de l'est à l'ouest et, s'il en est vraiment ainsi il faut reconnaître qu'elle n'est pas encore arrivée à son complet développement dans la Colombie Anglaise, la plus ouest des provinces de notre pays.

Le fait suivant qui vient de passer à Victoria, a eu un grand retentissement et a soulevé l'indignation de toute la région.

Dans une cause de libelle intentée contre un journaliste, le juge en chef, sir M. B. Begbie, a résumé les débats dans les termes les plus révoltants, causant ainsi un scandale plus grand encore que celui dont on se plaignait.

Cette sortie de mauvais goût, dans laquelle il insultait les journalistes n'a pas produit cependant grand effet sur les jurés qui se sont contentés de fixer à une piastre les dommages qu'ils accordaient au plaignant.

En entendant cette décision, qui était une leçon donnée au juge plutôt qu'autre chose, celui-ci est devenu pourpre et, ne se contenant plus, a apostrophé les jurés avec un entrain et une verve dignes d'une meilleure cause, non que le fond de ce qu'il disait fut précisément mauvais, mais la forme en était tellement inconvenante que, dépassant le but qu'il se proposait, il l'a complètement manqué.

Nombre de journalistes, indignes de ce nom, agissent heureusement de la même manière, et attaquent leur adversaires d'une façon si outrée que leurs lecteurs finissent par hausser les épaules en disant : Décidément ils vont trop loin et ces attaques ridicules leur font plus de mal qu'à ceux qu'ils visent.

* * J'ai connu, il y a une quinzaine d'années, un Européen qui avait réussi à s'acquiescer, Dieu sait comment, une réputation déplorable, quoique travaillant beaucoup et parlant peu.

On l'appelait "le Communard," et je sais parfaitement que, loin d'avoir servi la Commune, il avait combattu dans l'armée de Versailles.

Je n'ai jamais pu découvrir d'où partaient les mille bruits étranges qui couraient sur son compte

et, un jour que je l'interrogeais à ce sujet, il me répondit avec un triste sourire :

—C'est peut-être une célébrité que l'on veut me faire, mais ajouta-t-il en serrant les dents, si je connaissais le bandit qui invente toutes ces calomnies, il aurait affaire à moi.

Le ton des paroles signifiait beaucoup.

Je l'avais perdu de vue, quand je le rencontrai un matin au Palais de Justice, il était témoin dans une cause quelconque.

Quand il fut interrogé à son tour, l'avocat de la partie adverse lui fit une foule de questions à propos de son passé, et le pauvre diable y répondait d'une manière très simple et très nette, quand enfin la colère l'empoignait :

—... Eh bien ! dit-il, pour en finir admettez que j'ai assassiné l'archevêque de Paris, tous les otages, et que j'ai été condamné à mort et fusillé...

Cette déclaration nous fit froid ; elle était tellement outrée que le juge comprit bien qu'elle ne pouvait être vraie, et c'est alors qu'il lui parla avec douceur, avec bon sens, le ramena au sang froid et lui demanda de dire la vérité.

Le pauvre garçon faisait mal à voir, et, redevenu plus maître de lui, il raconta en peu de mots sa vie au juge, qu'il avait toujours été honnête ouvrier, comment il avait payé à son pays l'impôt du sang, dignement et loyalement, mais que par suite d'une étrange fatalité, les langues mauvaises parlaient contre lui, etc., etc.

Ce fut fini, et bien des mains qui s'étaient longtemps éloignées des siennes, lui furent alors tendues de tous côtés.

* * Un soir que je venais de raconter cette anecdote à quelques amis, la conversation prit un tour assez singulier, comme il arrive souvent que l'on saute d'un sujet à un autre, sans trop savoir pourquoi, jusqu'à ce que quelqu'un demande comment, diable, on en est arrivé à parler de telle chose qui semble si éloignée du point de départ de la causerie.

Ce soir là, donc, nous rappelâmes nos commencements difficiles, nos luttes avec la vie, etc., etc.

Quant à moi, dit l'un de nous, qui occupe aujourd'hui une très belle position dans le monde commercial de Montréal, un des plus tristes souvenirs de ma vie d'enfant se rattache au pont de Chambly.

—Au pont de Chambly ! comment cela ? en quoi le pont de Chambly a-t-il pu occuper une place dans votre existence.

—Oh ! c'est très simple et très court. C'est une petite page du gros livre que l'on pourrait écrire sur la misère.

Il y a de cela trente ans au moins, car je n'avais pas encore fait ma première communion, mon père qui était cultivateur avait subi désastres sur désastres, eu de mauvaises récoltes, perdu des procès, tout avait été saisi, vendu, et nous avions trouvé un refuge dans une maison abandonnée.

Nous étions là, cinq, ma mère souffrante, mon père épuisé de fatigue et de misère, ma sœur aînée, mon frère et moi.

L'hiver était arrivé plus rude et plus froid que de coutume, le dernier oignon et la dernière galette furent mangés un soir de décembre, alors que ma mère et ma sœur étaient parties depuis quelques jours pour chercher un abri et du pain chez un de nos oncles qui demeurait à dix lieues de là.

Pourquoi étions-nous restés, nous, je n'en sais rien. On espérait, peut-être encore... mais quoi ?...

Le lendemain, alors que mon frère et moi nous eûmes bien pleuré, après avoir constaté qu'il ne restait plus rien, mais rien à manger, mon père nous dit qu'on allait partir, aller chez l'oncle pour essayer de s'empêcher de mourir—ce furent ses propres expressions.

Nous partîmes, pauvrement vêtus et plus pauvrement chaussés encore, le froid nous mordait les joues et les doigts, et le vent soufflait cruellement sans pitié de notre âge et de notre faim.

A un arpent environ du pont de Chambly, mon père s'arrêta et nous dit :

—Ecoutez, mes enfants, cela coûte de l'argent pour passer le pont, deux sous par personne, et... (sa voix tremblait bien...) je n'ai que deux sous... Il faut voler votre passage... nous rembourser